

Irvine Welsh

DMT

Roman traduit de l'anglais (Écosse)
par DINIZ GALHOS



Du même auteur au Diable vauvert

RECETTES INTIMES DE GRANDS CHEFS, roman

CRIME, roman

LA VIE SEXUELLE DES SŒURS SIAMOISES, roman

CYCLE TRAINSPOTTING :

 TRAINSPOTTING, roman

 TRAINSPOTTING 2 (PORNO), roman

 GLU, roman

 SKAGBOYS, roman

 L'ARTISTE AU COUTEAU, roman

 LE COUP DU SIÈCLE, roman

 L'INTÉGRALE TRAINSPOTTING, romans

Titre original: DEAD MEN'S TROUSERS

ISBN: 979-10-307-0575-1

© Irvine Welsh, 2018

© Éditions Au diable vauvert, 2019, pour la traduction française,
2023, pour la présente édition

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

à Sarah

Sommaire

Prologue : été 2015, amis de haut vol 9

Première partie : décembre 2015.

un Noël néolibéral de plus	25
1. Renton – Le grand voyageur.....	27
2. Harcèlement policier	49
3. Tinder est la nuit	57
4. Spud – À la bonne vôtre, Monsieur Forrester.....	89
5. Renton – Secret professionnel.....	97
6. Sick Boy – À la recherche de Euan McCorkindale.....	123
7. Renton – Le remboursement de Sick Boy	142
8. Leith Heads.....	173
9. Sick Boy – Expansion / Embauche	186
10. Renton – Échaudé.....	191

Deuxième partie : avril 2016. urgence médicale..... 197

11. Spud – Les bouchers de Berlin.....	199
12. Renton – DJ Queutard.....	208
13. Begbie – Quand Harry rencontre Begbie.....	219
14. Sick Boy – Une surprise de Thaï.....	226
15. Baiser des putes ne t'apportera pas la paix.....	231
16. Sorti de nulle part.....	244
17. Spud – Viande sans surveillance	250
18. Sick Boy – L'éducation sentimentale.....	256

19. Renton – Obsolescence . programmée.....	265
20. Sick Boy – Business class	273
21. Renton – Le chargeur	288
22. Post-op blues	297
23. Begbie – Chuck Ponce.....	308
Troisième partie : mai 2016. sport et art	
24. Renton – La fête des cent quatorze ans	315
25. Sick Boy – Le grand retour	337
26. Spud – Hôpital.....	354
27. Les enchères	359
28. Begbie – L'enfance de l'art	372
29. Vernis	379
30. Sick Boy – Aide conjugale	394
31. Renton – La monnaie de sa pièce	399
32. Dans la ligne de mire.....	405
Quatrième partie : juin 2016. brexit.....	
33. Renton – Victoria's secret	413
34. Le Fort vs La Banane.....	429
35. Begbie – Brexit	437
36. Renton – La bonne chose à faire.....	450
37. Sick Boy – Les fiancés.....	453
38. Renton – Un gros chat . à fouetter.....	464
39. Begbie – Otage.....	467
40. Sick Boy – Triolismus interruptus.....	486
41. Renton – King Lears	491
42. Interrogatoire	501
Épilogue : été 2016. on s'est connus l'été.....	
Remerciements.....	521

PROLOGUE

Été 2015
Amis de haut vol

Un désagréable ruisseau de sueur coule le long de mon dos. Les nerfs en vrac, mes putains de dents qui claquent. Milieu drang en classe éco, coincé entre un gros con et un mec aussi bourré que stressé. Impossible d'choper une place en business class à la dernière minute, résultat j'ai la poitrine oppressée, le souffle court, et je gobe un Ambien en évitant le regard du poivrot assis à côté de moi. Mon putain d'fut' est vraiment trop serré. Plus possible d'trouver ma taille. Le 42 que j'ai sur moi me colle de trop, et je flotte dans les 44, je ressemble à rien. Rares sont les boutiques qui ont du 43, l'idéal pour moi.

Pour passer le temps, je prends mon *DJ Mag*, et le feuillet de mes mains tremblotantes. Beaucoup trop de tise et de C au concert de Dublin hier soir. Comme toujours. Et puis dans le vol pour Heathrow, un échange vif avec Emily, la seule fille du trio de DJs dont je suis le manager. Moi qui veux à tout prix la faire rentrer en studio pour qu'on mette au propre sa dernière démo que j'adore, elle qui a zéro confiance en ce nouveau morceau. J'ai fait un peu d'forcing et elle a fait une belle ptite crise, comme ça lui arrive parfois. Et donc je l'ai laissée à l'aéroport pour prendre mon vol à destination d'Los Angeles.

Je suis dématé, le dos foutu, au bord d'une grosse crise de panique et l'mec bourré à côté d'moi arrête pas de

marmonner, transmettant sa peur à l'ensemble du vol. Je reste immobile à ma place, les yeux rivés à mon magazine, le souffle court, priant pour que le zolpidem fasse enfin effet.

Et puis tout à coup le type se tait, et je sens que quelqu'un est en train de pencher vers moi. J'abaisse mon *DJ Mag* et relève les yeux.

Le premier mot qui me traverse l'esprit c'est *non*.

Le deuxième, *putain*.

Il est là, debout dans l'allée, ses bras tranquillement posés sur le dossier du siège, juste au-dessus de la tête du pochtron terrorisé. Ces yeux. Ce regard me frit les tripes. Fait de ma gorge un désert où les mots qu'il voudrais prononcer s'évaporent.

Franco. Francis James Begbie. Putain de merde...

Mes pensées s'entrechoquent dans un torrent fébrile : *L'heure a sonné. L'heure de céder. Pas de fuir, parce qu'il n'y a nulle part où fuir ici. Mais qu'est-ce qu'il peut faire, ici ? M'défoncer la gueule ? Détruire l'avion, en mode mission suicide, et emporter tout le monde avec lui ? C'est terminé pour moi, ça c'est clair, mais comment est-ce qu'il compte se venger ?*

Il me regarde simplement avec un sourire paisible, et me dit : — Salut, mon vieux pote. Ça fait un bail.

Il m'en faut pas plus, ce putain de psychopathe se montre beaucoup trop raisonnable pour pas avoir une sale idée derrière la tête ! Je bondis de mon siège, escalade le gros con qui glapit quand mon talon ripe sur sa jambe, et je tombe la tête la première dans l'allée, je me cogne le genou, mais me redresse vite fait.

— Monsieur ! piaille une hôtesse de l'air qui approche, cheveux blonds figés par la laque, tandis que le gros con derrière moi meugle quelque chose d'un ton indigné. Je passe brusquement devant l'hôtesse et me rue dans les chiottes,

claquant la porte derrière moi et poussant le verrou. Plaque tout mon corps contre la mince barrière qui me protège de Franco Begbie. Mon cœur cogne comme un putain de tambour, je frotte ma rotule qui semble pulser sur le même tempo.

Des coups insistants contre la paroi. — Tout va bien, monsieur ? C'est l'hôtesse de l'air, avec une voix d'infirmière des urgences.

Et puis je l'entends à nouveau, ce même ton raisonnable, révoltant, la version transatlantique, sans saveur, de c'te voix que je connais si bien. — Mark, c'est moi... Il hésite. — C'est Frank. Tout va bien, mon pote ?

Frank Begbie n'est plus une donnée abstraite, quelque spectre invoqué par d'atroces souvenirs dans un rcoin sombre dmon esprit, planant invisible au-dssus dma tête. Il vient de s'incarner en chair et en os dans des circonstances tout ce qu'il y a de plus banales. Et il est de l'autre côté dcette putain dporte épaisse comme du papier ! Et pourtant je ne peux pas m'empêcher de me remémorer ce visage tel que je viens de l'apercevoir. Ç'a beau été bref, je crois avoir perçu quelque chose de manifestement différent en lui. Et qui ne se résume pas qu'à la façon dont il a vieilli. Et il a franchement bien vieilli, que je me dis, en même temps la dernière fois que j'l'ai vu ce con était étalé par terre à saigner en pleine Foot of the Walk, aux abords de Leith, renversé par une bagnole, tout simplement pask'il était en train dme courser.

— Monsieur ? L'hôtesse frappe de nouveau. — Vous vous sentez mal ?

L'Ambien commence à me bercer, et fait baisser d'un cran ma peur panique.

Il peut rien faire ici, à cette altitude. Au moindre signe de quoi que ce soit ils le taseront ce con et ils lui passeront des menottes plastiques pour terroriste.

D'une main tremblante, je déverrouille et ouvre la porte. Il apparaît devant moi. — Frank...

— Il est avec vous? demande l'hôtesse à Franco.

— Oui, répond-il, d'un ton d'autorité naturelle, — je vais veiller sur lui, et puis il stourne vers moi, l'air inquiet. — Tout va bien, mon pote?

— Ouais, juste une petite crise de panique... j'ai cru que j'allais vomir, je lui fais, en adressant un petit mouvement de tête à l'hôtesse. — J'ai souvent peur en avion. Ben ça fait plaisir de te voir, je lance à Francis James Begbie.

L'hôtesse se casse avec méfiance tandis que je suis en train de penser *Me laisse pas tout seul ici*. Mais en plus d'être bronzé et mince dans son T-shirt blanc avec cette drôle de tache de vin rouge au milieu, Franco est incroyablement calme. Il est dbout, là, face à moi, et il me sourit. Pas un sourire de schizo qui prendrait sur lui avant d'exploser de plus belle, pas un sourire dissimulant une colère fulminante, mais un sourire *tranquille*, tout simplement.

Et à ma putain dgrande et profonde surprise, je comprends soudain que non seulement c'est ce moment-là que j'ai attendu tout ce temps, mais qu'en plus maintenant que c'est en train d'arriver, une partie dmoi est soulagée. Une lourde charge s'envole dmes épaules fourbues, et cette terrifiante sensation de libération me fait tourner la tête, presque au point dvouloir vomir. Mais c'est peut-être juste l'Ambien. — Je crois que je te dois de l'argent, Frank... Ce sont les seuls mots que j'arrive à dire tandis qu'un mec nous passe devant pour s'enfermer dans les chiottes. Mais je suis encore loin du compte.

Franco continue à me regarder dans les yeux en souriant, et hausse un sourcil.

Vous méprenez pas, y a un putain dmonde entre devoir du fric à quelqu'un, et doubler un putain de sociopathe

ultraviolet qui a passé le plus clair de sa vie en prison. Qui comme vous l'avez appris par rumeurs interposées est à votre recherche depuis une chienne de lustres, et qui quelques années auparavant aurait fini par vous choper s'il s'était pas fait méchamment écraser. *Je te dois du fric*, c'est le plus simpliste des euphémismes jamais formulés. Et tout ce que j'arrive à faire c'est rester planté là devant lui, dans ce tout petit espace devant la porte des chiottes. Dans ce tube de métal qui fend le ciel, et dont les moteurs rugissent tout autour de nous. — Écoute... je sais qu'il faut que je tremble tout ce que je dois, que je dis en sentant mes dents claquer. Et en prononçant ces mots, je prends pleinement conscience que non seulement *c'est vrai*, mais qu'en plus maintenant, j'ai peut-être une chance de payer ma dette sans qu'il me fasse la peau.

Frank Begbie a toujours le même sourire décontracté, la même façon posée de se tenir face à moi. Même son regard paraît serein, absolument pas dément, absolument pas menaçant. Son visage est plus ridé qu'avant, mais ce qui me surprend surtout, c'est que les nouvelles rides sont des rides du sourire. Begbie n'a pas l'habitude d'exprimer sa joie, sauf quand c'est au détriment d'individus dont la seule malchance, bien souvent, a été de croiser son chemin. Ses bras sont toujours aussi puissants, semblables à des faisceaux de câbles nouveaux jaillissant de son T-shirt avec cette tache bizarre. — Les intérêts risquent d'être franchement élevés. Il hausse un sourcil.

Putain, astronomiques, ouais ! Parce que c'est beaucoup plus qu'une simple dette d'argent. Beaucoup plus que l'accident qu'il s'est infligé en passant sans regarder juste devant une voiture lancée à pleine vitesse, alors qu'il me pourchassait comme un timbré. Il y a aussi ce lien entre nous, cette

amitié tordue qui remonte à bien, bien longtemps. Quelque chose que je n'ai jamais bien réussi à saisir, mais que j'ai fini par considérer comme une des choses qui m'ont constitué.

Avant que j'le double pour mettre la main sur tout ce fric.

C'était un deal tout pourri. J'étais jeune, toxico, et j'avais juste besoin de me casser d'Leith et du sable mouvant où j'étais en train d'm'enliser. Ce fric, ça a été ma façon d'en réchapper.

Et maintenant jpeux même pas demander à ce con ce qu'il peut bien foutre sur un vol à destination de L.A., vu que c'est à moi d'fournir des explications. Je me dis qu'il a au moins l'droit à un semblant de raison, alors j'lui dis pourquoi. Pourquoi je les ai roulés, lui, Sick Boy, Second Prize et Spud. Enfin non, pour Spud ç'a été différent. Je l'ai remboursé, et bien plus tard, j'ai aussi remboursé Sick Boy, avant de conspirer pour l'enfler encore plus, une autre embrouille complètement désastreuse. — Je tenais à te rembourser toi aussi, que je me défends, m'efforçant de contrôler mes claquements de dents, — mais je savais que t'étais à ma recherche, alors j'ai préféré t'éviter autant que possible. Et puis il y a eu l'accident... Je grimace en me rappelant ce moment où cette Honda Civic l'a projeté en l'air, avant qu'il retombe en un tas informe sur l'asphalte. Moi à ses côtés, le temps que l'ambulance arrive, lui qui perd connaissance. À l'époque, j'étais vraiment convaincu qu'il était mort.

Tandis que je parle, tout mon corps se crispe malgré moi, anticipant une violente beigne, mais Franco écoute patiemment, respirant posément l'air stérile de la cabine. À une ou deux reprises, je sens qu'il réprime l'envie d'intervenir, tandis que des stewards et des passagers nous passent

devant. Quand à bout de souffle je finis mon laïus, il se contente d'acquiescer. — OK.

Je suis sur le cul. La surprise m'aurait fait reculer d'un pas si on n'était pas coincés dans ce tout petit espace. — OK... qu'est-ce que tu veux dire par « OK » ?

— Je veux dire que je comprends, qu'il répond dans un haussement d'épaules, — je comprends que t'avais besoin de tcasser. Toutes ces drogues tfoutaient en l'air. Moi c'était la violence et la tise. T'as compris que tu dvais t'échapper loin dlà où t'étais, longtemps avant que j'aboutisse à la même conclusion.

C'est quoi ces conneries ?

— Bah, ouais, sont les seuls mots qui me viennent. Je devrais être terrorisé, mais j'ai pas l'impression qu'il est en train de me la faire à l'envers. J'ai presque du mal à croire qu'il s'agit vraiment de Franco. Avant, il aurait été incapable de voir les choses sous cet angle, il aurait jamais osé prononcer des paroles pareilles. — N'empêche, c'était pas la bonne façon dréchapper à tout ça, Frank, que je lui avoue, en éprouvant un mélange d'humilité et d'embarras. — J'ai trahi mes potes. Pour le meilleur comme pour le pire, toi, Sick Boy, Spud et Second... Simon, Danny et Rab, vous étiez mes potes.

— T'as foutu en l'air Spud en le remboursant. Ça l'a remis direct dans la skag. Franco affiche alors cette expression bien à lui, froide et impitoyable, celle qui me mettait systématiquement sur les nerfs, parce qu'elle annonçait généralement un accès de violence. Mais les choses semblent avoir changé. Et puis je n'ai rien à redire à propos de Spud. Franco a raison. Ces trois mille deux cents livres l'ont tout sauf aidé. — Stu m'avais remboursé moi aussi, tu m'aurais sans doute foutu en l'air avec la tise. Il baisse d'un ton alors

qu'une autre hôtesse nous passe devant. — Nos actes ont rarement les conséquences attendues.

— C'est vrai, je bafouille, — mais pour moi c'est très important que tu saches que —

— Parlons d'autre chose. Il lève sa main ouverte en secouant la tête, les yeux mi-clos. — Dis-moi où tu es allé, ce que tu as fait depuis tout c'temps.

Je ne peux qu'obéir. Mais tout en racontant ma vie d'après, je ne peux m'empêcher de penser à *la sienne*. Après sa tentative d'agression sur ma personne à Edinburgh, même si je savais qu'il était sur le carreau, j'ai préféré la mobilité d'un manager de DJs, plutôt que la sédentarité d'un promoteur de club à laquelle je m'étais habitué. Un manager, ça n'arrête pas de bouger. Ça suit ses clients aux quatre coins du monde : de nos jours l'électro n'a pas de frontières, blablabla. Mais c'était qu'une excuse : un prétexte pour voyager, pour rester toujours en mouvement. C'est sûr, le vol minable de ces quelques milliers de livres a autant défini mon existence que celle de Franco. Sans doute plus encore.

C'est là qu'une fille magnifique aux cheveux blonds coupés au carré vient à notre rencontre. Elle est mince, athlétique, avec un cou de cygne, et un regard qui respire une sorte de tranquillité. — Te voilà, qu'elle dit en souriant à Franco, avant dse tourner vers moi, exigeant implicitement qu'il fasse les présentations.

Putain mais c'est quoi ce bordel?

— Je te présente Mark, un vieil ami à moi, de Leith, qu'il lui fait, ce con, d'une voix qui rappellerait presque Sick Boy en train d'imiter le Bond de Sean Connery. — Mark, mon épouse, Melanie.

Le choc est tel que j'en ai le vertige. Dans ma poche, ma paume moite tâtonne à la recherche du rassurant flacon

d'Ambien. Ce n'est pas mon vieux pote et ennemi juré Francis James Begbie. Une horrible possibilité s'impose à moi : j'ai peut-être passé toutes ces années à redouter un homme qui n'existe plus. Je serre la main douce et manucurée de Melanie. Elle me dévisage, perplexe. Apparemment ce sale con ne lui a jamais parlé d'moi ! J'arrive pas à croire que *lui* soit passé à autre chose, à tel point qu'il ait jamais éprouvé l'besoin d'mentionner à sa miss, même vaguement, l'existence de son (ex) meilleur ami, celui-là même qui l'a banané et lui a valu d'être gravement blessé !

Mais Melanie me le confirme en disant avec son accent américain, — Il ne parle jamais de ses anciens amis, pas vrai, mon cœur ?

— Pour la simple et bonne raison qu'la plupart sont en taule et qu'tu les connais déjà, qu'il réplique, d'un ton qui ressemble un peu plus au Begbie que je connais. Ce qui est à la fois terrifiant et bizarrement, rassurant. — J'ai fait la connaissance de Mel en prison, explique-t-il. — Elle était art-thérapeute.

Quelque chose me revient brusquement en mémoire, un visage flou, un bout de conversation entendu de loin dans un club bruyant en pleine montée de MD ou de coke : peut-être que c'est mon DJ senior, Carl, qui a dit un truc comme ça, ou un mec d'Edinburgh en vacances, sur le Dam. Comme quoi Frank Begbie était devenu un artiste à succès. Je n'y avais pas cru une seconde, et ça m'était aussitôt sorti de la tête. Je biffais systématiquement toute mention de son nom. Et puis dans le tas des innombrables légendes urbaines qui couraient à son sujet, c'était de loin la plus extravagante et la plus improbable.

— Vous n'avez pas le type du taulard endurci, fait Melanie.

— Plutôt le type du maton-assistant social, effectivement.

— Vous faites quoi dans la vie?

— Manager de DJs.

Melanie hausse les sourcils. — J'en connais peut-être?

— Parmi ceux que je manage, DJ Technonerd est le plus célèbre.

L'information n'arrache aucune réaction à Franco, contrairement à Melanie.

— Wow! Je connais plutôt bien sa discographie. Elle se retourne vers lui. — Ruth est allée à un de ses concerts à Vegas.

— On a une résidence à Vegas, en effet, à l'hôtel Wynn, le club Surrender.

— *Steppin in, steppin out of my life, you're tearin my heart out, baby...* Melanie fredonne le dernier tube de DJ Technonerd, alias Conrad Appeldoorn.

— Eh mais jla connais celle-là! s'écrie Franco avec un enthousiasme frappé du sceau de Leith. Il me regarde d'un air impressionné. — Joli coup.

— Tu te souviens peut-être aussi d'un autre nom, que je tente. Tu te rappelles Carl Ewart? N-Sign? S'est fait connaître dans les années 1990? Pote avec Billy Birrell, le boxeur?

— Ah ouais... presque albinos, c'est ça, un pote à Juice Terry? De Stenhouse?

— C'est ça. C'est lui.

— Il est toujours DJ? Jamais plus entendu parler dlui.

— Ouais, il s'est recyclé dans les bandes-son de film, mais après sa séparation d'avec sa nana, il a eu un passage à vide, et il a fait faux bond à un studio hollywoodien pour une grosse prod. Ça l'a grillé pour les bandes-son, ce qui

fait que je suis en train de bosser sur son come-back en tant que DJ.

— Et ça marche? demande Franco, tandis que Melanie nous regarde à tour de rôle, comme si elle assistait à un match de tennis.

— Bof bof, je lui avoue, même si « c'est la merde » conviendrait bien mieux. La passion que Carl vouait à la musique s'est complètement volatilisée. Pas beaucoup de cartes en main pour réussir à sortir ce con de son lit et le mettre à ses platines. Une fois le set achevé, c'est la vodka et la coke qui prennent le relais, et trop souvent, je me laisse moi aussi emporter sur cette pente glissante. Comme à Dublin hier soir. Quand j'étais promoteur à Amsterdam, je faisais attention à ma forme. Karaté. Jiu-jitsu. Une vraie machine. De l'histoire ancienne tout ça.

Le type sort enfin des chiottes, Melanie prend la suite. Je m'efforce de même pas me dire intérieurement qu'elle est ravissante, sûr et certain que Franco lirait dans mes pensées. — Écoute mon vieux, je baisse la voix, — je m'attendais pas à ce que ça spasse comme ça, mais il va falloir qu'on s'revoie.

— Ah bon?

— Ouais, à cause de ce point qu'i reste à régler à ton avantage.

Franco semble pris d'un curieux accès de timidité, puis hausse les épaules en disant, — On va s'échanger nos numéros.

On est à l'œuvre lorsque Melanie réapparaît, et on retourne à nos places respectives. Je me rassieds en m'excusant platement auprès du con corpulent, qui décide de m'ignorer sans se défaire de sa moue scandalisée, et sans cesser de masser son épaisse cuisse en signe tacite de reproche éternel. Je tremble, saisi d'une peur et d'une excitation que

*complètement bizarre, mais ce con m'a manqué tout ce temps-là,
d'une certaine façon — il faut vivre jusqu'à en mourir —
— alors comment on fait pour vivre ?*

Plus tard, dans le terminal, on discute encore un peu, en attendant que nos bagages apparaissent sur l'tapis roulant. J'essaye de m'étirer les vertèbres du bas, et il me montre sur son téléphone une photo de leurs gamines, deux adorables petites filles. Tout cela est profondément déroutant. Ça ressemble presque à l'amitié normale et sensée qu'on aurait dû avoir, plutôt qu'à cette relation où je passais mon temps à chercher un moyen d'désactiver sa violence. Il m'parle dsa prochaine expo, m'y invite, prenant un plaisir évident à lire sur ma tronche l'incrédulité que j'arrive même pas à dissimuler, tandis que ma valise à roulettes motif tartan s'approche lentement d'moi. — Je sais, Rents, concède-t-il, — c'est quand même drôle, la vie.

— Ça tu peux le dire.

Franco. Une putain d'expo ! Une connerie pareille, ça s'invente pas !

Et je le regarde quitter la zone d'arrivée de l'aéroport de Los Angeles avec sa jeune épouse. Elle est intelligente et cool et de toute évidence ils sont amoureux. Un sacré gros progrès depuis C'est-quoi-son-nom, au temps jadis. Je prends une bouteille d'eau au distributeur, j'avale un autre Ambien, et me dirige vers la location de voiture avec la désagréable sensation que les astres sont dans un alignement bien tordu. À ce moment précis, à cet endroit précis, quelqu'un m'aurait dit que les Hibs allaient remporter la Coupe d'Écosse la prochaine saison, j'aurais été à ça dle croire. Mais la vérité, amère et honteuse, c'est ça : je suis jaloux de ce con, transformé en artiste à succès maqué avec une super nana. Et j'arrête pas dme dire : *Ç'aurait dû être moi à sa place.*